

## Contre Foucault : une relecture kantienne de l'économie politique classique.

*« Aussi loin que porte l'usage des jugements a priori aussi porte le domaine de la philosophie » Kant – prolégomènes à toute métaphysique future qui voudra se présenter comme science*

### Présentation :

***Dans « les mots et les choses », M Foucault a voulu fonder l'idée d'une autonomie totale des sciences sociales, lesquelles auraient marqué l'esprit de notre modernité. Et il va faire de l'économie politique classique le coeur de sa démonstration. C'est ainsi qu'il défendra l'idée d'une « rupture épistémologique », dont l'épicentre aurait été, justement, le travail d'A Smith, et qui se serait déployée à partir d'une épistémé antérieure à ce qui forme pour nous le corpus scientifique de référence : celui d'une science mathématique et adossée à une philosophie à la fois empirique et critique.***

***Un tel projet est clairement antiphilosophique, car il cherche à nier tout ancrage de la science économique dans notre tradition culturelle. Et c'est que nous voulons contester : contre Foucault, nous posons que l'essentiel de la pensée classique doit être lu dans l'effort qu'elle a fait pour rendre la réalité économique objectivable ; etsi l'on suit la position de Kant – rappelée ci-dessus - cet effort l'a forcément située du côté de la philosophie de son époque.***

***Mais le problème d'une telle discussion est le caractère arbitraire de la démarche de Foucault, lequel a négligé de valider ses positions en termes de théorie économique : ce qui rend tout débat impossible avec l'économie. C'est pourquoi nous allons le faire à partir d'un débat conceptuel avec l'histoire de la pensée économique, et notamment le courant représenté par Marx et Schumpeter. On verra sans difficulté qu'ils avaient en réalité, anticipé la posture de Foucault.***

Ce travail est une relecture d'inspiration kantienne de la genèse de l'économie politique classique, dont nous voulons montrer que l'histoire des idées a occulté un aspect essentiel. Se référer à Kant signifie que nous voulons interroger la dimension *ontologique* de cette pensée classique, c'est-à-dire la manière dont elle s'est constituée comme un mode de connaissance spécifique et à prétention scientifique de l'économie. Or l'essentiel de cette constitution tient moins au contenu rationnel des théories au sens où l'entendra par exemple Hegel, que dans *l'amont de ce contenu*, c'est-à-dire dans la manière dont elles ont réussi à penser la réalité économique comme réalité *connaissable*.

C'est cette réalité qu'on appelle souvent « le » marché, entendu dans un sens global et qui signale que la logique des échanges dans un pays est autonome de la sphère politique. Il

s'agit de l'essence même du libéralisme. Mais dans le sens de Kant, cela veut dire que les classiques ont aussi, et même d'abord pensé ce marché comme *un objet de connaissance*. Et nous voulons montrer que cet objet s'est construit dans un rapport spécifique à l'institution financière et malheureusement non correctement élucidé.

C'est donc une réévaluation critique des fondements de la pensée classique que nous tentons ici, et qui va nous confronter forcément aux principaux historiens de cette pensée. Car nous posons que l'on a clairement sous-estimé cette question du mode de connaissance initié par la pensée classique, et au-delà ses contreparties institutionnelles. Mais cette confrontation doit être nuancée : car à pointer l'importance de la connaissance dans la genèse du « marché » on est d'abord conduit à relativiser l'importance du thème de la main invisible, que l'on considère trop souvent, de nos jours, comme fondateur de la pensée classique. C'est en premier lieu que nous contestons. Car cette « main invisible » nous dit bien comment aurait pu être pensé ce marché *en termes politiques*, et donc comment aurait pu être appréhendé l'opposition entre un niveau économique et un niveau politique ; mais elle ne nous dit rien de la *connaissance possible* de ce marché. Pour le dire en termes de Kant, elle ne dit rien des conditions ayant rendu possible cette connaissance et qui seront ici déterminantes.

Or tel est justement, mais hélas seulement de facto, l'enjeu de l'analyse du courant dominant l'histoire de la pensée – représenté par Marx et surtout ici par Schumpeter - et avec qui nous allons devoir discuter. Ce courant, en effet, a avant tout considéré l'économie classique comme une construction conceptuelle, Schumpeter parlera d'une « *histoire de l'analyse économique* » [Schumpeter-1983]. Et il a eu raison de le faire, car une telle position revient à la considérer comme un *mode de connaissance* spécifique. C'est ce qui explique au demeurant que Marx autant que Schumpeter aient évoqué fort peu ce thème de la main invisible. Malheureusement leur analyse a procédé d'une authentique aporie, qui s'enracine dans la *question de la monnaie*, et qui a conduit ces auteurs à ignorer les enjeux institutionnels qu'a portés cette pensée classique. Pour être plus précis, cette aporie concerne la *fonction de connaissance* portée par la monnaie, et dont on a ignoré non seulement les enjeux conceptuels - ce qui veut dire ici : épistémologiques - mais aussi les contreparties politiques.

Notre propos dans ce qui suit va donc être de dépasser cette aporie. Mais pour ce faire et ce sera notre première partie, il convient tout d'abord de l'explicitier, en précisant en quoi elle renvoie à la question si mal traitée des fondements de la connaissance économique ainsi que des *fonctions de la monnaie* (partie I). Nous présenterons alors la démarche d'interrogation de la pensée classique qui s'en déduit (parties II, III et IV) pour un donner un schéma de relecture alternatif à celui de l'histoire des idées.

## **I - La monnaie et les fonctions de la monnaie au cœur de l'aporie de Marx et Schumpeter**

En tant qu'historiens de la pensée, la thèse principale des proches de Marx et Schumpeter est que l'économie politique classique a fait corps avec l'élaboration de la notion économique de capital. C'est le thème bien connu des « *theorien über den mehrwert* » [Marx-1976]. Mais c'est aussi le sens de l'analyse de Schumpeter pour qui l'économie classique est née d'avoir identifié les formes et les logiques de revenus qui lui sont inhérentes.

Une telle position est juste sur le plan historique. Mais elle est surtout cohérente sur le plan théorique, car même s'il n'apparaît pas immédiatement, il y a un lien direct entre la compréhension du « marché » tel que nous l'avons défini et la maîtrise de ce concept de capital. En effet « capital » est une notion duale en économie, et qui, en plus de désigner les différents biens de production, inclut l'idée d'une homogénéité dans leur comportement, précisément l'idée d'un processus commun de valorisation (d'où la fameuse loi sur « le » taux de profit). Or on ne peut penser cette homogénéité sans l'idée d'une interdépendance réelle des échanges dans une économie – ici via le processus productif : ce qui est synonyme du marché au sens où on l'a défini.

#### a- Le prétendu réalisme monétaire des classiques

Mais cette idée de capital, et dans le même temps, va poser la question des bases monétaires et même financières sur lesquelles on peut le penser. Et c'est ici que se situe l'aporie. Car de façon surprenante ces auteurs vont juger que les classiques *n'avaient pas maîtrisé* les enjeux financiers de la monnaie. Marx par exemple jugera que les classiques étaient naïfs face aux crises financières<sup>1</sup>. Evidemment, il s'agit là d'un paradoxe, car on ne peut penser le capital sans supposer l'existence d'un système financier et donc d'une dimension financière spécifique de la monnaie. Mais ce paradoxe sera assumé comme tel par ces auteurs. C'est ainsi que Schumpeter va qualifier la monnaie des classiques de « *réaliste* » et verra dans cette vision déformée « *le prix à payer par les classiques* » pour se dégager du système de pensée mercantiliste<sup>2</sup> et avoir réussi à construire la base de la pensée économique. Et nous le citons ici car c'est à partir de cette accusation que nous allons mener cette discussion. "*L'analyse en termes réels se fonde sur ce principe : tous les phénomènes de la vie économique sont susceptibles d'être décrits en termes de biens et de services, de décisions les concernant et de relations entre eux*" [1983-p389]

Cette aporie est aujourd'hui encore considérée comme un acquis par l'histoire des idées. Mais nous la contestons pour deux raisons. L'emploi du terme « réalisme », d'abord, est un véritable contre-sens dans ce qu'il prétend qualifier la monnaie des classiques. Le réalisme est en effet un *essentialisme* sur le plan philosophique qui sur le plan de la monnaie l'assimile à une richesse matérielle. On peut l'illustrer par cette citation de Vaughan, choisi

---

<sup>1</sup> « *Ce qu'il y a de spécifiquement catholique [dans ce] que l'or ... affronte les autres marchandises profanes en tant qu'incarnation immédiates du travail social ... blesse naturellement le point d'honneur protestant de l'économie politique bourgeoise, et lui a fait perdre pour longtemps toute faculté de juger sainement des phénomènes de circulation monétaire* » [Marx -Op.Cit.-113]

<sup>2</sup> La démarche de Barbon « *fût la démarche décisive vers l'analyse « en termes réels du XIXème* » [1983- p458]. Dans l'esprit de Schumpeter, c'est au XXème siècle que revint le mérite de s'être réapproprié l'analyse monétaire, sans perdre les acquis de cette période « réaliste ».

ici parce que contemporain des premiers classiques, et où la monnaie est clairement posée comme une *étant une chose* : « *La Monnaie fut d'abord inventée en tant que Gage ... quelque chose de valeur ... et cette chose fut la Monnaie.* » [Vaughan-1675- nous soulignons le verbe être].

Or le fait est que ce réalisme monétaire, encore largement dominant au XVII<sup>ème</sup> siècle<sup>3</sup>, s'est en réalité trouvé en porte à faux avec l'évolution du régime monétaire de cette époque – on l'appellera ici son « contexte monétaire ». Il s'est même trouvé en porte à faux croissant si l'on mesure la profondeur de la mutation qui s'est produite dans le système monétaire et financier anglais. Ainsi Petty (1662-65) qui était encore réaliste sur ce plan, écrivait-il à un moment où le métal était encore hégémonique, quand Barbon a voulu concurrencer la politique d'émission de la Banque d'Angleterre. Smith quant à lui vivait dans une période de concurrence de monnaies de papier (fin du XVIII<sup>ème</sup>), quand Locke (1689) et Ricardo (1827) s'inscrivaient dans une démarche assez semblable d'institutionnalisation du système financier.

Il est donc pour le moins difficile d'attribuer une vision monétaire commune à des auteurs certes de qualité, mais confrontés à des réalités aussi différentes. Et l'on aurait été plus avisé de parler simplement, au moins pour certains, d'une attitude réductrice face à la monnaie.

#### b- Le double enjeu de la monnaie : objet et outil de la théorie économique

Mais il ne s'agit pas là seulement d'une querelle de mots. En fait, ce qu'il faut surtout souligner, ce sont les conséquences de cette mutation sur la démarche théorique en tant que telle, c'est-à-dire autant sur son *sens* que son *épistémologie*. Car il faut voir que la monnaie a une *double nature* dans une théorie économique, ce qui est très souvent admis, mais rarement assumé par les historiens.

- ⇒ Elle est d'abord un *objet* important de cette théorie, et dans ce cas la question qui se pose est celle de son rapport avec le contexte monétaire de l'époque, on le verra ci-après ;
- ⇒ Mais elle est aussi un *outil de la théorie*, dont les concepts sont souvent « en valeur », ce qui veut dire que c'est la monnaie qui assure, ici en tant que concept, leur *fonction de connaissance* (c'est-à-dire le rapport à leur objet).

Mais dans ce second cas – et dans l'exacte mesure où elle est un outil de la théorie - elle sera d'abord déterminée par la logique interne de cette théorie : c'est-à-dire ici par les exigences propres d'une démarche *se voulant scientifique*. Il y avait donc deux enjeux disjoints dans cette question de la monnaie, et que les classiques ont forcément dû assumer, se posant de surcroît la question de la cohérence entre ces enjeux (puisqu'il s'agit de la même monnaie).

---

<sup>3</sup> « *Le métallisme théorique défendit sa position tout au long de [ce] siècle et domina victorieusement durant la période de « situation classique » qui apparut dans le dernier quart du XVIII<sup>ème</sup>* » [Schumpeter-1983- pp405,406]

Or c'est clairement sur ce point que la lecture de Schumpeter a été en échec puisqu'il a *confondu* deux enjeux. Et nous posons qu'il l'a fait par rejet de la philosophie et spécifiquement de la philosophie kantienne (ce qu'il revendique d'ailleurs explicitement)<sup>4</sup>. Il faut voir en effet que la difficulté qui apparaît ici sur la monnaie est essentiellement *d'ordre philosophique*, car elle soulève la question des conditions logiques d'un savoir scientifique – ici en priorité : les conditions monétaires. Et elle le fait de plus en renvoyant à un problème d'ordre politique (institutionnel), du fait de la période dans laquelle nous nous situons. Il y avait donc un enjeu extrêmement complexe dans cette question de la monnaie – théorique, politique, philosophique - mais dont le principal déterminant, comme on vient de le voir était celui de la *connaissance* économique : car c'est toujours la connaissance qui préside à une (nouvelle) institution. Et nous nous proposons de relire les classiques en fonction de cet enjeu.

Mais on touche là à une vraie difficulté, car cette question de la connaissance ne saurait être abordée sans références à la philosophie kantienne ; et les économistes – excepté peut-être Walras – n'ont quasiment jamais voulu s'inscrire dans cette ligne de pensée. Il convient de l'aborder sur le fond

c – fonctions de la monnaie et conditions a priori de la connaissance économique

Dans ses écrits philosophiques Kant a clairement explicité les exigences conceptuelles, qu'un savoir se voulant scientifique se devait de respecter. Kant a même insisté sur le caractère général de cette discussion, disant même s'adresser « *à toute métaphysique future voulant se présenter comme science* » [1985]. Et tel était bien le cas de cette économie. Mais pour ce qui concerne cette discussion il faut en retenir deux points : d'une part que Kant demande de distinguer deux niveaux de réalité dans une théorie, en expliquant qu'un discours scientifique ne pouvait pas atteindre le réel en tant que tel - que Kant appellera *chose en soi* - mais *un objet* qui n'en est qu'une représentation. Et l'on retrouve déjà là nos deux niveaux d'analyse de la monnaie. Mais cet objet, que Kant appellera *objet de connaissance*, n'est pas pour lui une libre construction de la subjectivité – au sens par exemple du constructivisme moderne. En fait il s'agit d'une mise en forme de cette réalité de façon à la rendre accessible par la connaissance, il est ici une connaissance quantifiée, et donc une mesure. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre la formule de Kant « *les conditions de possibilité de l'expérience sont les conditions de possibilité de l'objet de l'expérience*<sup>5</sup> ». Cela veut dire que l'objet que l'on construit pour penser le réel dépendra des conditions rendant possibles la connaissance humaine et qu'en cela il porte une dimension normative incontournable. Ou comme le dit Kant : d'a priori.

Partant de là et si on veut comprendre ce débat sur la monnaie, il faut d'abord s'interroger sur ce qui a rendu possible la connaissance économique et notamment ce qui relève de la fonction de connaissance de la monnaie. Et si on prend ce recul, il est facile de voir que ces fameuses *conditions de la connaissance économique* relèvent de deux dimensions, dans lesquelles la question de la monnaie occupe une position essentielle ;

---

<sup>4</sup> Lire sur ce point l'introduction de l'histoire de l'analyse économique.

<sup>5</sup> Citation à préciser !!

- La première condition concerne en fait le caractère quantifiable des biens économiques qu'il faudra prendre comme un a priori. Car il s'agit d'une hypothèse indispensable pour penser la dynamique économique (id est le lien causal entre marché entre la production) ;

Ce point jouera cependant un rôle second ici, car il a été de facto admis par la plupart des auteurs, et explicitement par Malthus et Ricardo. Pour des raisons d'exposition, nous ne l'aborderons qu'à propos du travail à la fin de cet article ;

- Il faut par contre fortement insister sur la deuxième condition et qui concernera les *conditions d'usage de la monnaie*, id est : telles qu'une théorie peut se les représenter. Or cette idée de conditions d'usage (dans une théorie) est en réalité ce que nous appelons fonctions de la monnaie : *ce qui veut dire que l'existence de ces fonctions sera une condition première de ces théories.*

Cela s'explique au demeurant facilement. L'enjeu pour une théorie est en effet d'accéder à la réalité économique en *termes homogènes* pour pouvoir en juger par des concepts quantifiés (ce qui est le vrai sens de « raisonnement en valeur »). Mais cette idée d'homogénéité est la définition même de la fonction monétaire ou plutôt *des* fonctions monétaires : lesquelles expriment que la monnaie joue ce rôle homogène dans toutes les transactions. Et ajoutons qu'elle jouera ce rôle à *deux niveaux* et simultanément – en tant qu'outil d'intermédiation et de réserve de valeur - ce qui renvoie à une véritable difficulté. Cette idée de fonctions sera donc un préalable à toute théorisation achevée du marché.

Par conséquent, et si l'on veut comprendre cette pensée classique, il faut partir de ce premier résultat : *qu'elle n'a pu se déployer qu'à partir de la compréhension complète de ces fonctions monétaires, et de leur intégration dans son corpus théorique.*

d – des fonctions monétaires à l'institutionnalisation de la monnaie

Mais cette intégration, et il s'agit d'une conséquence directe de ce premier résultat, pose aussi la question de la monnaie en tant que telle, et qui a pu porter cette idée de fonctions ; et elle la pose d'une façon tout à fait spécifique. Il faut en effet insister sur ce que ces fonctions monétaires ne sont pas des notions empiriques comme on le croit souvent (par un effet de biais issu de la monnaie moderne)<sup>6</sup>. En tout cas elles ne l'étaient pas à l'origine de la pensée classique et on peut s'en convaincre aisément de ce que les monnaies réelles de la période réaliste étaient des objets largement hétérogènes – a minima quant à leur fonction de réserve de valeur ; les plaintes récurrentes de l'époque en témoignent suffisamment<sup>7</sup>. Et si l'on pouvait penser un cours légal de la monnaie, facteur d'intermédiation cohérent, ce cours était insuffisant pour justifier l'ensemble des fonctions de la monnaie (cf ci-après sur Petty). On verra même dans le cas de Smith que plusieurs théories transitoires à cette époque interdisaient cette idée d'homogénéité.

---

<sup>6</sup> Précisons ce point car nous sommes ici face à une illusion : nous modernes constatons empiriquement ces fonctions de la monnaie, car nous vivons sous un régime de monnaies instituées qui les garantissent. Mais tel n'était pas le cas des classiques et qui ont dû imaginer ces fonctions.

<sup>7</sup> Locke, dans l'introduction de ses *Further Considerations* [1695] : « *I have a long time foreseen the Mischief and Ruine coming upon us by clipp'd Money* »

Il n'était donc pas possible de penser ces fonctions sans hypothèse sur cette fonction de réserve, sans la penser de façon normative. Kant dirait ici qu'elle a dû être imaginée « a priori ». Or parler de la sorte renvoie forcément au niveau politique, car c'est à ce niveau que toute dimension nouvelle de la monnaie pouvait être traduite dans la réalité : ce qui veut dire et c'est ainsi qu'on le retiendra, *que ce débat sur les fonctions de la monnaie n'a eu de sens qu'en tant que débat politique sur une nouvelle monnaie.*

Que l'on accepte cette idée et l'on mesurera alors la légèreté de l'histoire des idées sur cette question de la monnaie. D'une part parce qu'elle a ignoré le débat sur les fonctions se contentant de noter que les classiques (tardifs) en maîtrisaient l'idée [Blaug- 1981]. On ignore donc toujours que c'est à Locke que revient le mérite historique d'avoir élaboré de telles notions ; nous le verrons plus largement ci-après. Mais au-delà de l'ignorance directe elle en *a surtout manqué l'enjeu institutionnel* : en entendant par là le lien qu'il faudrait faire entre cette élaboration théorique et la politique monétaire qui l'a traduite dans la réalité.

e- L'enjeu philosophique de l'économie politique classique (la méthode suivie dans la suite de cet article)

La thèse que nous défendons peut alors s'énoncer : elle est d'abord que la construction de la pensée classique a fait corps avec la construction historique des institutions financières d'Angleterre ; et que donc in fine *c'est cette construction* qui explique sa logique conceptuelle. Il est donc faux de parler du réalisme des classiques, car au-delà de l'impropriété du mot, c'est éluder l'essentiel de cette construction. Mais cette construction, et c'est le second point, ne s'est pas effectuée directement – ou si l'on veut linéairement. Car justement : ce problème de la monnaie posait des questions de nature politique sur le statut d'une institution. Et les classiques étaient notoirement divisés. C'est pourquoi on devrait distinguer deux courants d'essence politique dans ce qui serait le processus de construction de la pensée classique : un courant rationaliste au sens de Descartes, qui va de Petty à A Smith via Barbon et qui ne saura pas se dégager totalement du réalisme monétaire ; et un courant institutionnel proprement dit – que l'on devrait appeler « whig » tout simplement - et qui sera porteur d'une théorie classique achevée.

Malheureusement, il sera difficile de décrire l'ensemble de ce processus dans cet article – en tout cas de façon exhaustive. Car il faudrait replacer chaque auteur dans son propre contexte théorique et répéter ainsi beaucoup de choses connues : ce qui détournerait souvent de l'essentiel. Nous ne pensons devoir le faire (et encore très schématiquement) que dans le cas de Locke, qui apparaît comme l'auteur charnière de ce débat – et clairement le plus mal compris. Par contre il est possible de pointer les passages essentiels, c'est-à-dire les avancées conceptuelles, voire les reculs, qui ont permis in fine aux classiques de se doter d'une *image objective* de leur économie. Et de montrer surtout à quels enjeux monétaires et / ou politiques sous-jacents ils se sont affrontés. Nous entendons par là

- *La compréhension du phénomène de la capitalisation : nous le ferons par le biais du travail de Petty (Partie II). C'est à ce niveau que nous aborderons la question spécifique de la mesure objective de la valeur, sur laquelle tant Petty que Smith (et Barbon) iront buter ;*

- *L'introduction par Locke de la notion de fonctions dans la pensée économique (fonctions monétaires et financière) (Partie III). C'est à ce niveau que nous verrons d'une part comment Locke a posé la question d'une institutionnalisation du système financier, et comment il l'a appuyée sur la première représentation moderne du capital et de la monnaie ;*
- *Le débat terminal sur la valeur-travail entre Smith et Ricardo et ses contreparties en termes monétaires et institutionnels (Partie IV). C'est à ce niveau que nous verrons le lien qu'il convient de faire « par-delà » la position de Smith entre les approches monétaire et financière de Locke et de Ricardo ;*
- *Nous concluons cependant cet article en revenant sur la notion de travail abstrait dont l'élaboration gouverne cette théorie de la valeur-travail. Et nous verrons d'une part l'importance de sa dimension quantifiée théorisée par A Smith, ainsi que l'écart qu'elle a creusé avec la notion philosophique de travail qui dominait cette époque.*

*C'est en évoquant cette évolution du concept de travail, majeur pour la science économique, que nous achèverons cette discussion.*

## **II – Le point de départ de la pensée classique : Petty et la mesure de la valeur de la monnaie**

Le premier effort significatif pour concevoir la notion classique de capital doit être attribué à Petty (1662-1665). Et c'est sans doute celui qui va déterminer le cours de la pensée classique et ce, autant par ses avancées que par ses apories. Ce sont ces deux points qu'il nous faut donc examiner.

### **a- Une conceptualisation inachevée du capital**

En fait, Petty n'était pas un économiste mais un démographe. Et son grand avantage est d'avoir voulu mesurer dans cet esprit la richesse de son pays : c'est la raison pour laquelle il a été confronté à la question de la valeur et celle du capital.

- Concernant la valeur, cela se conçoit aisément. Car en voulant mesurer la richesse, Petty s'obligeait à poser l'homogénéité de tous les biens : ce qui est la base de l'idée d'une valeur objective. Mais pour cela il lui fallait un principe qui expliquât cette homogénéité, laquelle n'était que constatable sur le marché. C'est pourquoi il cherchera à dériver cette valeur du travail en comparant les processus de production de la monnaie: "*Qu'un autre homme s'en aille voyager dans un pays où il y a de l'argent, qu'il l'extrait... je dis que l'argent de celui-ci doit être estimé à une valeur égale à celle du blé (produit dans le même temps)*"<sup>8</sup> ;

- Ce point acquis il cherchera à dériver la valeur du capital du flux de ses revenus : car il lui fallait pouvoir comparer ces deux types de richesses que sont les biens et les facteurs de production (chez lui essentiellement, la terre). C'est ce qu'il fera par un calcul

---

<sup>8</sup> Petty – Traité des taxes – Op.Cit. p42

de capitalisation que citons ici, car il s'agit de la première apparition d'une telle idée dans la littérature : "nous estimons la durée (moyenne) de trois vies à 21 ans environ et par suite la valeur de la terre sera environ le même nombre d'années de revenu"<sup>9</sup>.

Cet effort de Petty a été salué, à juste titre, par l'histoire des idées. Car en additionnant ces différentes valeurs, on obtenait une vision de la richesse qui ressemblait déjà à notre PIB (estimé à 15 M° de £ pour 250 M° de capital). Mais peut-on dire qu'il ait réussi là à atteindre l'idée de capital ? L'apparence le voudrait, mais pour cela il eût fallu une vision *dynamique* – causale – du capital pour atteindre l'idée de sa rentabilité, et pas seulement de sa valeur. Or tel n'est pas le cas ici, car Petty explique la formation du capital par une donnée totalement externe à l'économie – « la durée moyenne de trois vies » – qui est une norme sociale de la capitation.

Evidemment il s'agit là d'une aporie, qui sera soulignée par ses contemporains. Locke la réfutera en signalant qu'il y avait deux dimensions de valeur dans le capital, en introduisant l'idée d'un marché du capital<sup>10</sup>. Mais ce qui compte ici c'est de pointer l'origine conceptuelle de cette aporie et son lien avec la théorie de la monnaie. Car en réalité le problème soulevé par Petty est un problème sur lequel on va souvent buter – et notamment Smith – on le verra ci-après.

#### b- L'incapacité de Petty à atteindre la fonction de réserve de la valeur

En effet, pour penser en termes économiques une telle idée de capitalisation il fallait se doter non pas d'une mais *de deux logiques* d'évaluation et qui correspondront aux fonctions de la monnaie : la première pour penser le lien entre le revenu et le capital et la seconde pour penser la capitalisation qui est une accumulation de valeur. Petty en est d'ailleurs conscient lequel effectuera les deux calculs<sup>11</sup>. Mais il fallait le faire de façon simultanée ce qui veut dire deux mesures cohérentes de la monnaie. Or c'est sur ce point qu'il va buter, car certes il a atteint l'idée d'une homogénéité de la monnaie – en partisan du cours légal ; il lui semblera même avoir atteint l'idée d'une mesure de la valeur de la monnaie par le temps de travail. C'est pourquoi il ira jusqu'à poser le principe d'une régulation souhaitable de la monnaie, bien que dans le cadre réaliste du simple monnayage<sup>12</sup>.

Mais à le suivre sur ce point on céderait à une authentique illusion. Car en réalité la mesure qu'il propose est celle, encore particularisée, du travail du mineur : ce qui lui permettait certes de penser *une* de valeur de réserve de la monnaie, mais pas d'atteindre

---

<sup>9</sup>Op.Cit. p 45

<sup>10</sup> « *One would expect, that the rate of interest should be the measure of the value of land in number of Years purchase. ...but Experience tells us, ... how little this rule has held at home* » [SC-57,58]. Locke pointera alors le rôle du marché du capital dans la formation d'un prix d'offre du capital parallèle à cette valeur capitalisée.

<sup>11</sup> « *Je dis que quand cet homme a soustrait ses ressources du produit de la moisson... il lui reste du blé qui constitue la rente naturelle et vraie de cette terre [dont le prix est fixé sur le marché]* » In Vidonne

<sup>12</sup> "Toutes les monnaies doivent être semblables, suivant le cours légal, et toutes doivent être capables de payer les anciennes dettes suivant ce qui fut réellement prêté" [1906-p484]. Notons que Petty plaidera pour la création d'une banque nationale, mais qu'il n'intégrera pas – principe de la mesure oblige – dans ses réflexions théoriques

une valeur homogène, et donc par-là la fonction de réserve de la monnaie. En fait, et pour atteindre cette double fonction il lui aurait fallu disposer d'une vision objective de la valeur – c'est-à-dire non dépendante d'un travail particulier. Mais là encore il ne le pouvait, car forcément cela aurait reposé la question *de la nature* de la monnaie.

Nous sommes donc bien ici sur une aporie théorique, malgré des indéniables avancées. Et si l'on accepte cette idée et l'on pourra comprendre les débats ultérieurs de la pensée classique. Car cela signifie que ces débats porteront ou buteront de facto sur ces questions liées aux deux fonctions de la monnaie : celles de leur lien à la théorie de la valeur, et à la nature de la monnaie.

*La similitude épistémologique entre économie et physique à l'ère classique (contre Foucault)*

*La construction de la physique a fait apparaître plusieurs débats conceptuels qui sont dans un rapport évident avec cette discussion. On peut en citer deux :*

- 1. La notion d'espace s'est construite en deux temps : d'une part avec l'idée d'un espace homogène et infini dont Galilée est un porteur ; mais cet espace reste unidimensionnel y compris chez Descartes. L'apport de Newton est d'en permettre la dualité (par les notions d'espace absolu et relatif), ce qui revient à faire de l'espace une forme au sens de Kant.*
- 2. La notion de masse s'est construite en se différenciant de la notion de poids : qui ne pouvait porter le principe d'objectivité parce qu'encore pensée en termes réalistes. Elle s'est appuyée sur le concept philosophique de densité (Boyle), pensée comme une pure caractéristique quantifiée des différents éléments naturels. « Masse » étant la généralisation de cette dernière densité.*

*Le parallèle est alors évident entre l'espace et la notion de monnaie (via ses fonctions), ainsi qu'entre les notions de densité et la valeur chez Locke. Il pourrait d'ailleurs être prolongé sur d'autres points. La proximité des acteurs concernés suggère que le parallèle est tout sauf fortuit.*

*On lira à ce propos : Galilée- Discorsi in Koyré [1966] a; Vuillemin – physique et métaphysique chez Kant – [1955]. Sur les autres dimensions du parallèle avec la physique : cf notre article [Roche-2015]*

Et si l'on mesure cette difficulté, on comprendra enfin l'importance de Locke pour la compréhension de la pensée classique.

**Remarque** : le lecteur notera que la discussion que nous venons de mener n'est pas à proprement parler discussion des thèses de Petty. Il s'agit du décalque, appliqué à Petty, de l'analyse a posteriori que l'on a faite des conceptions de Galilée et de son incapacité d'atteindre l'idée de masse. Mannheim<sup>13</sup> a déjà noté la proximité épistémologique de Petty et Galilée.

---

<sup>13</sup> E Mandel – conversation personnelle

### III – Locke, les fonctions monétaires et la fondation du système monétaire et financier

C'est en effet à Locke que revient le mérite d'avoir pensé la notion de fonctions monétaires. Et on doit le citer d'entrée, car c'est à partir de cette position que nous allons pouvoir comprendre sa démarche: « *In Money there is a double Value, first as it is capable by its Interest to yield us such a yearly Income : and in this it has the Nature of Land, 2. .. as it is capable by Exchange to procure us the Necessaries or Conveniencies of Life, and in this it has the Nature of a Commodity.* » [SC-54]

Comparée à celles de Petty, la formule est ici sans ambiguïté, et l'on doit ajouter qu'elle apparaît de façon normative dans le texte de Locke, c'est-à-dire comme une conséquence directe de sa définition de la monnaie. On est donc en présence d'une authentique innovation conceptuelle et dont nous savons déjà qu'elle allait lui ouvrir la porte de la macroéconomie. Pourtant et bien qu'elle ait été signalée par Keynes [1982], cette présentation des fonctions de la monnaie n'a toujours pas été comprise par l'histoire des idées. Et ce fait en lui-même mérite explication.

D'après nous, ce silence renvoie à l'incompréhension des enjeux d'ordre institutionnels dans le cadre desquels, et pour lesquels ces fonctions ont pu être pensées. Et l'on entend par là deux mesures que Locke défendra sur le plan théorique, avant que de le faire sur le plan politique : la régulation du système financier, qui correspond à la création de la banque d'Angleterre, et qu'il défendra dans ses premières « Considerations » [1692] , et l'engagement de la monnaie nationale, qui correspond à la politique d' « étalon-or » et dont l'origine se trouve au cœur de son Traité de gouvernement Civil [1689] ; [1695]. Cette dernière politique sera mise en place en 1695/96 et suivie en 1697 par le premier monopole d'émission accordé à la banque d'Angleterre.

La question qui se pose est donc autant celle du cadre théorique dans lequel ces fonctions ont pu être pensées que du lien qu'il faut faire avec ce projet monétaire et financier. Pour des raisons historiques<sup>14</sup>, autant que d'exposition, nous les aborderons dans cet ordre, renvoyant à un troisième point la théorie de la monnaie

*a – les enjeux de la fonction monétaire : du taux d'intérêt naturel à la régulation du système financier*

En fait cette position sur les fonctions de la monnaie s'inscrit dans le très long débat sur la question financière, au XVII<sup>e</sup> siècle, qui s'est cristallisé sur le problème du rapport entre le taux de l'intérêt et le financement des entreprises. C'est même ici que va se clore un tel débat. Car à l'époque et du fait même du réalisme monétaire, on ne savait penser l'intérêt que comme un prix de marché<sup>15</sup>. Et le premier propos de Locke va

---

<sup>14</sup> Locke a atteint dès 1668 cette idée de fonctions de la monnaie, et attendra son âge de maturité pour se doter d'une vision complète de la monnaie. 1668 cela veut dire que cette idée vient des débats des années 60 liés à l'émergence de la physique newtonienne.

<sup>15</sup> Si l'on pense la monnaie comme richesse ou marchandise, on fait forcément de l'intérêt un prix de marché et/ou « la » valeur de la monnaie. D'où l'incapacité de penser l'intérêt comme issu du bénéfice des entreprises.

être de dépasser cette aporie en soutenant qu'il y avait un lien de détermination direct entre la rentabilité des entreprises et ce niveau de l'intérêt.

Qu'il ait réussi à le faire peut se comprendre désormais. Car en réalité la théorie de Locke sera très proche de celle de Keynes et va lire l'intérêt dans une double logique : celle de l'offre financière d'un côté, laquelle se confrontera à la demande de financement ; et celle de la rentabilité des entreprises dont il dira d'entrée qu'elle décidait du niveau d'intérêt acceptable par l'emprunteur<sup>16</sup>. Locke atteindra même l'idée de rentabilité marginale que Keynes lui empruntera ; et par la même l'idée générique de capital. On le cite ci-après. Mais ce qu'il faut préciser, c'est qu'à la différence de Keynes, il ne pouvait s'appuyer sur un socle conceptuel déjà acquis autorisant un tel calcul. Il devait au sens propre l'inventer et c'est le sens de cette formule sur les fonctions de la monnaie. Son argumentation, schématiquement, sera donc la suivante

1. Il va d'abord poser ces fonctions monétaires, et le fera de façon normative (comme le dirait Kant, a priori) : ce qui le conduira à distinguer deux champs d'analyse selon que l'on devra mobiliser ou non la fonction de réserve de valeur.

C'est dans ce cadre (en ne considérant que la fonction d'intermédiation de la monnaie) qu'il pourra accéder à une notion objective de la valeur ; et là encore pour la première fois de l'histoire des idées. Il le fera à partir d'une idée proche de notre taux de rotation des stocks, ce qui revient à dériver la valeur du seul flux des échanges : « *value [of a commodity] is in a proportion between vent and quantity* " [SC-67]. On doit faire ici un strict parallèle avec la construction de la physique, par le biais de la notion de densité.

2. Et c'est sur ce nouveau socle enfin constitué qu'il va effectuer son calcul sur l'intérêt.

Il lui suffira d'ailleurs de se placer du point de vue du calcul de l'emprunteur individuel, puis de le généraliser : Locke obtenant alors l'idée d'un taux d'intérêt naturel – id est dépendant de la rentabilité des entreprises – et nous le citons, car il s'agit ici de son principal argument théorique : « *[natural] interest depends on the whole quantity of the then passing Money of the kingdom, in proportion to the general Vent of all the Commodities* » [SC-72].

Cette démarche est donc assez logique – même si elle était très nouvelle à cette époque. Mais elle a surtout l'intérêt de faire un lien très clair entre sa thèse sur les fonctions de la monnaie, et son projet d'ordre institutionnel. Car en montrant l'existence de ce *taux naturel*, Locke montrait l'écart qui se manifestait avec le taux constaté sur le marché - ici surtout le taux servi aux épargnants : et qu'il attribuera aux dysfonctionnements de l'intermédiation financière. Il dira même « du monopole bancaire ». D'où cette proposition de « réguler le système financier », que nous citons ici car il s'agit là du principe même sur lequel la banque d'Angleterre va se créer<sup>17</sup> « *[willyousay] be no Law at all to regulate Interest?*

---

<sup>16</sup> « *it will be impossible to hinder Men... to purchase Money to be Lent them at what Rate soever their Occasions shall make it necessary for them to have it* » [SC-1,2] « men » renvoie ici au banquier

<sup>17</sup> Locke est alors conseiller du futur chancelier Somers et sera premier actionnaire de la Banque d'Angleterre. Nous abordons les relations entre Locke et la Banque d'Angleterre dans notre article [2013]

*I say not so... when [banks], a kind of Monopoly, by consent, has put this general Commodity into a few Hands... [it] may need Regulation » [SC-102,103]*

Nous sommes donc ici sur un enjeu décisif de notre histoire économique ; et qui repose la question de cette étrange cécité d'une l'histoire des idées incapable de reconnaître un tel raisonnement... qui plus est chez un tel auteur ! Mais nous savons désormais que cette question renvoie à celle de la monnaie qui porte un tel raisonnement, et qu'il nous faut désormais aborder. Nous allons cependant toucher à une vraie difficulté et qu'on ne peut évoquer aborder sans référence à son contexte monétaire et financier.

#### *b - Le projet institutionnel de Locke et l'engagement de la monnaie*

Il faut en effet se représenter que cette discussion sur le système financier s'est déroulée à un moment précis où la monnaie était encore largement dominée par les espèces de métal, mais en réalité déjà en concurrence avec la monnaie bancaire. Or il faut voir que ce projet de régulation était incompatible avec un tel contexte : car un système financier fonctionne d'abord « sur du papier » et le projet de Locke ne pouvait qu'aggraver la concurrence entre ces deux monnaies. Le projet de la Banque d'Angleterre sera d'ailleurs radical de ce point de vue. Il renvoyait donc nécessairement à une évolution de la politique monétaire, pour qu'elle soit avant tout capable de garantir la valeur de « sa » monnaie – et ici nous parlons en unité de compte. Car sans garantie de ce type, les créances en « papier » (libellées en unité de compte) courraient toujours le risque d'une dépréciation. C'est d'ailleurs très précisément ce que Locke va poser dans le débat sur la réforme monétaire en soulignant combien les créanciers seraient lésés dans les cas très fréquents de « rehaussement » des monnaies (id est : dévaluation) *“it will rob all Creditors..of their Debts, and all Landlords... of their quit Rents...without any advantage to the Debtor, or Farmer.”*<sup>18</sup> [SO-4].

Ce faisant, il se heurtait bien sûr à de nombreux intérêts qu'on rappelle ci-après<sup>19</sup>. Mais avant tout il se heurtait aux conceptions de son époque, c'est-à-dire à ce fameux « réalisme monétaire » qui conduisait par définition même à combattre l'extension de la monnaie « de papier ». Et il s'y heurtait avant tout pour des raisons liées à l'image qu'on se faisait de la monnaie, c'est-à-dire des raisons d'ordre ontologique. Qu'est-ce que la monnaie ? N'en déplaise à J Hicks<sup>20</sup>, c'est la question qui se posait.

Partant de là on peut imaginer la posture théorique de Locke, lequel ne pouvait s'affronter à l'enjeu financier sans s'affronter à cette querelle sur la monnaie, et sans surtout en repenser la *nature* en fonction de cette perspective financière. Et telle sera sa démarche, laquelle consistera à *mener de concert ces deux débats* que l'on qualifiera ici d'ontologique et de théorique, et qui les mènera surtout en intégrant leurs dimensions d'ordre institutionnel.

---

<sup>18</sup> Locke – Short Observations – 1695 – Ce texte est rédigé pour l'audit préalable à la réforme monétaire de la même année

<sup>19</sup> Ce seront surtout le Trésor (fortement endetté), et les banques privées (dont le capital était formé de métal), ainsi que les sinistres Goldsmith. A quoi il faut ajouter tous les auteurs disposant de stocks importants en espèces.

<sup>20</sup> Dans son ouvrage sur la monnaie, Hicks explique que cette question est le « pont aux ânes » des étudiants en économie ; et que « *money is [only] what money does* » - [Hicks-1982]

Mais ce qu'on doit tout autant mesurer c'est l'écart qui se creuse ici avec la représentation que nous a transmise l'histoire des idées.

Car si les mots ont un sens cela veut dire que cette conception nouvelle de la monnaie possèdera une dimension claire de normativité, laquelle fera corps naturellement avec sa dimension institutionnelle. Car elle décrira la *finalité* de cette institution. En d'autres termes il y aura un lien intrinsèque entre le sens théorique du concept de monnaie et sa portée politique. Or c'est justement ce point-là qu'ont refusé les historiens : que des concepts à fonction d'analyse, aient pu avoir une dimension normative. Et ils l'ont fait pour des raisons de principe que l'on rappelle ci-après<sup>21</sup>.

Il est donc tout sauf surprenant que l'on ait mécompris la théorie de Locke en l'assimilant le plus souvent au réalisme qu'il combattait (entre mille noms, Marx, Schumpeter, bien sûr, mais aussi Hekscher [1955] ou Kelly [1991]). On peut maintenant l'énoncer.

#### c- *La position abstraite de la monnaie*

La théorie monétaire de Locke est d'un accès très simple si l'on accepte cette dimension normative. Elle ne repose que sur deux propositions, clairement inspirées de la pratique bancaire, et dont la première signifie que la monnaie est nécessairement liée à un gage de métal (on dira ici « l'or » pour simplifier). Et on doit rappeler qu'un gage est une garantie d'usage des créances dans l'univers bancaire.

Mais si le gage est de métal, son statut n'est pas économique comme a pu le penser l'histoire des idées. Au contraire, et c'est ici qu'apparaît la dimension normative, Locke va poser que le statut de gage est d'ordre purement conventionnel: « *Mankind has made [of] gold and silver by general consent the common Pledges* » [SC-p31], ce qui veut dire que le statut de l'or procède d'un choix de nature institutionnelle (« consent » est une notion issue du droit naturel). « *Agreement has put the value on* », dit son Traité de Gouvernement civil<sup>22</sup>. Locke affirmant précisément que l'or relève d'un consensus de l'humanité effectué uniquement au vu des seules qualités d'étalonnage du métal. En lui-même il est sans valeur. Et il assumera toujours le caractère arbitraire de ce choix ?<sup>23</sup>

Or il s'agissait là d'une authentique révolution dans la pensée de la monnaie, et qui allait conduire à cette fameuse dématérialisation de la monnaie. Car il faut voir qu'en parlant de la sorte, Locke distinguait et pour la première fois de l'histoire *deux statuts*, dans la monnaie, pourvus surtout d'une logique propre.

- 1. Il distinguait d'abord *le gage devenu autonome de la monnaie* : car dire que l'or tenait son statut d'une convention c'était en faire un étalon dont la valeur ne pouvait être que constatée (sur le marché des changes). On est bien sûr aux portes de l'étalon-or.

---

<sup>21</sup> Pour Schumpeter les concepts économiques ont un sens exclusif de leur contexte d'élaboration et de la réalité qu'ils désignent. C'est du positivisme. Pour Marx l'origine en est dans sa conception matérialiste de l'histoire.

<sup>22</sup> Op. Cit. Paragraphe 46

<sup>23</sup> « *For Mankind, having consented to put an imaginary Value upon Gold* ». [SC-31]

- 2. Mais le plus important est *la nature de la monnaie*, dont il faut voir qu'elle perdait son statut d'objet matériel, pour ne se définir que par une idée : l'engagement. Au sens propre « monnaie » devenait donc un concept abstrait [Garo-2000] désignant potentiellement « la monnaie nationale » et ne renvoyant aux supports monétaires que de façon *indifférenciée*. Et c'est ici que se joue l'essentiel, car ce privilège que les acteurs accordaient aux espèces, et que Locke reconnaît, devenait simplement conjoncturel<sup>24</sup> : ce qui veut dire que la monnaie abandonnait sa nature de richesse pour devenir un objet dépendant de la politique monétaire.

On peut alors fortement regretter que l'on ait à ce point mécompris la position de Locke. Car nous sommes ici à un moment charnière de notre histoire où deux choses se jouaient :

- sur le plan institutionnel d'abord, où on l'aura compris on est ici face au programme de ce qui sera la réforme monétaire des années 1690 et l'on doit citer trois mesures : la fiabilisation des espèces par leur refonte, le refus de principe de dévaluer (1695) et le premier privilège d'émission (1697) ;
- Mais aussi sur le plan théorique, car il faut voir qu'en se dotant d'une telle conception de la monnaie Locke se donnait les moyens de dépasser les apories du réalisme de ces contemporains.

Cela se comprend désormais du statut même du concept de monnaie, lequel en devenant abstrait autorisait sans « biais réaliste » de penser ces fonctions comme des propriétés de la monnaie (du concept de monnaie) : ou dans les termes de Locke des idées qualifiant l'essence nominale « monnaie ».

Et l'on mesurera l'ampleur du tournant que l'on prenait, puisque derrière cette question c'est l'ensemble du système théorique qui venait : depuis l'idée de fonctions monétaires, jusqu'à celle de valeur objective, de capital, en passant par l'idée de fonction financière, et même l'analyse de la spéculation. Peut-on avoir meilleure illustration de la thèse que nous défendons sur le rapport entre le concept de monnaie et l'ensemble de la pensée économique ?

#### d- Les apories du capital chez Locke et la question de la valeur-travail

Il nous faut cependant conclure cet exposé sur Locke. Car la question qui se pose désormais est celle de la place de son système dans l'histoire de la pensée classique. N'oublions pas que Locke est un auteur majeur, il a donc forcément influencé ses successeurs économistes. Mais il est difficile de s'en faire une idée, tant le matériau manque sur un tel sujet. Par contre, on peut en décider ici à partir des *limites* de ses conceptions, si on les considère du point de vue de la théorie classique « achevée » : ce qui revient à partir

---

<sup>24</sup> Soyons précis : il s'agit d'un degré de fiabilité de l'engagement qui dépend des conditions politiques dans une société ; et celles-ci vont changer avec la révolution. « *Bills, or Writings might pass as valuable Considerations among your own People, did not this very much hinderit, ...they are liable to unavoidable Doubt ..and Counterfeiting, and require other Proofs to assure us* » [SC-32] (cette phrase date des années 1668)

des *obstacles* qu'elles représentaient « sur le chemin » d'une modélisation achevée de l'économie ; puis à questionner la manière dont ils seront dépassés.

En fait ces limites sont de deux types : 1. Elles tiennent bien sûr au caractère encore embryonnaire du système institutionnel dont il a fait la théorie, et qui lui interdira l'accès à l'idée d'une maîtrise globale de l'émission monétaire. Il faudra attendre le XIX<sup>ème</sup> siècle pour y parvenir. 2. Mais elles tiennent surtout au caractère encore restreint de sa conception du capital, en entendant par-là que Locke n'a pu maîtriser que l'idée d'un capital circulant. On peut s'en rendre compte assez facilement en revenant sur le calcul de rentabilité (marginale) qu'il a mobilisé dans sa théorie de l'intérêt naturel. Il y prend clairement pour modèle le capital commercial : c'est-à-dire un capital uniquement circulant. Et nous le citons ici en soulignant que nous sommes là, littéralement, devant l'introduction du calcul marginal dans la pensée économique : "*my Money is apt in Trade, by the Industry of the Borrower, to produce more than 6% to the Borrower, as well as Land, by the Labour of the Tenant, is apt to produce more Fruits, than his Rent comes to*(nous soulignons ci-après)"[SC-56]<sup>25</sup>. Ce faisant, Locke se dotait effectivement d'une vision cohérente de l'idée de rentabilité du capital. Mais même s'il en connaissait la réalité, il n'atteignait pas l'idée générale de capital – ce qui aurait supposé d'intégrer l'idée d'accumulation et d'amortissement. Et on le sait ces dimensions vont renvoyer à la question du salaire.

Or une telle limite est tout sauf conjoncturelle. Elle renvoie in fine aux limites de sa théorie de la valeur qui ne vaut, et par construction même, que pour les seules marchandises<sup>26</sup>. Et ce, alors qu'on le sait, c'est au travers d'une théorie générale de la valeur - la fameuse théorie de la valeur-travail - que la pensée classique a réussi à penser le capital dans sa globalité.

La question qui se pose est alors simple à formuler. Elle est de savoir la manière avec laquelle les classiques y sont parvenus, et surtout à partir de quels enjeux monétaires. C'est ce qu'il nous faut examiner.

#### **IV – Les théories de la valeur travail de Smith et Ricardo et la quantité de monnaie chez Ricardo**

Pour la plupart des historiens, la notion essentielle sur laquelle s'est construite l'économie classique, est celle de valeur-travail. Et sans doute ont-ils eu raison de le poser. Car l'acquis essentiel de la pensée classique est d'avoir réussi à modéliser la dynamique des revenus dans une économie «capitaliste ». Or le point clé pour y parvenir était de se doter d'une même mesure pour des réalités aussi différentes que les biens et les différents types de capitaux. Et c'est cette valeur-travail qui la fournira.

Mais dans quel sens faut-il entendre une idée aussi fondamentale? Car il existe un véritable paradoxe dans la manière dont on la présente aujourd'hui et dans pratiquement

---

<sup>25</sup> Locke continue ainsi : « [As for land] that which raises the natural Interest of money is its aptness to bring..to him that manages it, a greater Overplus of Income above his Rent" [SC-72]

<sup>26</sup> Le « débit » commercial ne saurait exister pour le capital

tous les manuels. Il est connu en effet que la version achevée de cette théorie, celle d'où partira Marx, est due au député whig Ricardo ; et qu'elle s'est déployée surtout, à partir d'une critique de la version d'A Smith. En fait Ricardo a reproché à Smith son incapacité à définir l'étalon de la mesure de la valeur ; et nous le citons ici car c'est à partir de cette position qu'il va nous falloir dialoguer : « *Smith aurait dû, pour être conséquent soutenir que tous les objets acquéraient plus ou moins de valeur selon [le travail que] coûtait leur production ... a pourtant créé ...une autre mesure de la valeur et parle de choses qui ont plus ou moins de valeur selon qu'on peut les échanger contre plus ou moins de cette mesure* »[P-27]

Pourtant, et de façon surprenante, on a voulu négliger cette critique, car on a considéré que le sens de ces théories a été de factoidentique. Et il convient d'entendre ici : vide de toute référence monétaire. Tel est le sens de l'analyse de Marx et de Schumpeter. Or c'est ce que nous contestons. D'une part parce que ce faisant on néglige les enjeux spécifiques du concept de travail dont on ignore toujours les présupposés et la perte de sens qui en a résulté, notamment sous la plume d'A Smith.

Mais nous ne verrons ce point que dans un temps second. Car le point important ici est d'abord que la théorie de Ricardo renvoyait à une vision monétaire, mais aussi institutionnelle de la valeur-travail. Et ceci exactement dans le même sens que nous avons noté chez Locke : au sens où cette théorie *présuppose une vision institutionnelle de la monnaie et de ses fonctions*. Et nous pensons que le véritable enjeu de son débat avec A Smith était de réintroduire ces dimensions.

C'est donc une critique essentielle que nous portons à l'histoire des idées, coupable d'avoir ignoré qu'une théorie se comprend aussi de son épistémologie. Mais bizarrement, elle sera très facile à montrer pour peu que l'on relise ces deux théories à la lumière des conceptions monétaires de leurs porteurs.

a –la théorie de la valeur de Smith et sa conception hybride de la monnaie

On s'accorde à reconnaître que le point de faiblesse de la théorie d'A Smith est son analyse de la monnaie. Et sans doute est-ce là l'origine de cette accusation de réalisme que Schumpeter a cru pouvoir étendre à tous les auteurs classiques. Mais Smith n'était pas un réaliste sur le plan monétaire. En fait sa conception de la monnaie correspondait à son époque, marquée par la coexistence d'une monnaie métallique – encore dominante dans les esprits – et d'une monnaie papier déjà significative, mais en dominante privée. Et sa théorie en est simplement le reflet : elle repose sur l'idée d'une légitimité historique de la monnaie métallique<sup>27</sup>, laquelle aura donc le statut de marchandise ; mais aussi sur la possibilité d'une substitution partielle de celle-ci par celle-là<sup>28</sup> : « *mais si [la monnaie] vient à manquer ... un papier-monnaie bien réglé peut prendre sa place [...]* »[WN-L. IV, Ch1]. Cela veut dire précisément que la monnaie était pour Smith : hiérarchisée, mais surtout *hétérogène* et relevant de logiques institutionnelles différenciées.

---

<sup>27</sup> « *Cependant, des raisons irrésistibles semblent ... avoir déterminé les hommes à adopter les métaux pour [l'usage de l'échange], par préférence à toute autre denrée* » [WN-L.1, Ch 4]

<sup>28</sup> « *On ne peut que souligner la difficulté que Smith rencontre alors lorsqu'il s'agit de donner une signification au prêt d'argent (ou de capital) susceptible de permettre une définition économique du taux d'intérêt* » [Duboeuf-Op.Cit.]

Soyons clairs sur un point : une telle position est un recul par rapport à celle de Locke, car elle ne comprend pas la distinction entre le gage et la monnaie. En fait elle reprend la position de Hume, pour qui le billet est une simple représentation de l'or. Et c'est ce qui explique sa position mesurée (et donc par-là ambiguë) autant sur l'extension possible de la substitution de l'or par le papier, que sur ses enjeux d'ordre institutionnels<sup>29</sup>. Mais ce qu'il faut d'abord comprendre c'est en quoi cette position a pu déterminer le sens de sa théorie de la valeur.

Car le point clé d'une théorie de la valeur n'est pas celui de sa mesure par la monnaie, comme on le dit par facilité. Mais il se situe en amont de la mesure, qui s'effectue forcément en unité de comptes. Il est de pouvoir supposer une valeur homogène en amont de la monnaie dans une économie – laquelle valeur servira à penser la mesure par la monnaie, c'est-à-dire sa fonction. Or Smith avait une vision hétérogène de la monnaie : il pouvait donc atteindre l'idée d'une valeur de la monnaie ; mais dans ce cas il s'agissait seulement de sa valeur en tant que marchandise mesurable par le travail du mineur. Smith dira donc logiquement : « *La quantité de travail que peut commander une certaine quantité de ces métaux ... dépend toujours de la fécondité ou de la stérilité des mines* » [WN-L. I, Ch5]. Mais il ne s'agissait pas d'une valeur homogène de « la monnaie » sur tout le territoire anglais. Et c'est ce qui explique la grande perplexité de Ricardo, lorsqu'il écrit : « *tantôt il dit que c'est la valeur du blé, tantôt que c'est celle du travail ... mais de celui que cette chose peut acheter, comme s'il s'agissait là deux expressions équivalentes* » [P.-27]

En fait cela veut dire deux choses. Cela veut dire d'abord qu'il y avait des limites d'ordre épistémologiques dans la compréhension de Smith et qui lui interdisaient de penser les fonctions de la monnaie. Et l'on regrettera que Ricardo n'ait pas su « remonter » aux origines monétaires de cette aporie. Mais cela signifie surtout que son propos était de dépasser ces limites à partir d'une vision différente de la monnaie. Et c'est sur ce dernier terme qu'il nous faut insister : car différente veut dire ici à la fois institutionnelle et capable de porter ces fonctions de la monnaie.

b - la théorie de la valeur de Ricardo et la conception normative de la fonction de réserve de valeur de la monnaie

Que Ricardo ait maîtrisé la notion de fonctions de la monnaie est très facile à montrer. Certes, il n'en aura pas fait la théorie à l'instar de Locke, se contentant de toujours préciser qu'il considérait les choses monétaires comme largement connues. « *On a déjà tant écrit sur la monnaie, qu'il n'y a guère que les gens à préjugés qui puissent en méconnaître les vrais principes* » [P.-311] dira-t-il sans doute de façon imprudente. En fait Ricardo n'a pu expliciter sur le plan conceptuel que la fonction de mesure générale de la monnaie qu'il décrit ci-après.

Mais le point important est ici que la valeur dont il affirme la mesure (possible) est une valeur générale, couvrant les marchandises comme les capitaux, et surtout les différents types de capitaux (fixes et circulants). Car cela veut dire que sa mesure par la monnaie, est forcément générale et couvre bien les deux fonctions de la monnaie (intermédiation d'échanges et réserve de valeur). Et nous le citons ici car on remarquera que l'on retrouve

---

<sup>29</sup> Smith est partisan de la régulation bancaire, notamment en matière d'émission de papier monnaie, mais dans un cadre de concurrence entre banques, facteur de responsabilité pour lui. La banque d'Angleterre aura un rôle limité Cf [Duboeuf-Op.Cit.)

ici, mais en positif, la même discussion que nous avons tenue avec Petty : « *La valeur des marchandises et [autant] modifiée par le travail appliqué à leur production, que [par celui] appliqué aux outils, machines qui servent à les créer* » [P.-34].

Mais au-delà de cette explication technique, on peut s'en rendre compte dans son explication de la célèbre loi du taux de profit – si décisive sur le plan théorique – que l'on compare trop souvent à celle de Smith. Car là où Smith affirme a priori cette péréquation – c'est-à-dire dans le cadre d'un marché monétaire<sup>30</sup>, Ricardo, lui, va la déduire de l'existence d'un marché du capital inséré dans l'économie : ce qui n'était pas pensable sans maîtrise conceptuelle des fonctions de la monnaie. Et nous le citons, car c'est sans doute ici que l'on mesurera à la fois la continuité de Ricardo avec Locke, mais aussi le progrès dans la compréhension du marché du capital : « *les banquiers consacrent un important capital circulant... dans l'industrie. En cas de demande [forte] de soieries... le fabricant de draps ne détourne pas son capital vers [ce] commerce ... il cesse d'emprunter ; le fabricant de soieries est dans une situation inverse... Le principe qui distribue le capital à chaque branche dans des proportions convenables est [donc] plus puissant qu'on ne le suppose en général* » [P.-78,79]

Il y a donc bien une différence entre les notions de valeur de Smith et Ricardo et qui porte sur sa référence aux fonctions de la monnaie. Et c'est déjà une critique majeure que nous portons ici à l'histoire des idées.

Mais ce qu'il faut comprendre désormais, c'est qu'à l'instar de Locke, la théorie de Ricardo possède une dimension normative et qui renvoie à une vision institutionnelle de la monnaie. Car jusqu'ici nous nous sommes limités à *suivre l'argument* de Ricardo sur la mesure de la valeur, mais sans interroger la manière dont il l'a justifié. Or sur ce point Ricardo sera très clair en soulignant qu'il se plaçait dans un contexte monétaire précis et clairement hypothétique : celui d'une monnaie homogène et réduite à une pure quantité. Et nous le citons encore, car une telle hypothèse équivaut à poser une norme sous laquelle on raisonne, et à surtout la poser à priori. « *Quoique ce papier n'est pas de valeur intrinsèque* » dit-il « *cependant, si l'on en borne sa quantité sa valeur échangeable peut égaler la valeur d'une monnaie métallique de la même dénomination* » [P.- 312]

Evidemment tel que nous l'exprimons il ne s'agit que d'un artifice théorique. Mais en réalité cette hypothèse correspondait à une politique bien précise sur le plan institutionnel – celle d'une maîtrise de l'émission par une seule institution. C'était surtout la défendre, car le fait de parler ici d'une pure quantité de monnaie, c'était tenir un discours *performatif*, c'était se situer dans un contexte supposé et pour en tirer non seulement les conséquences théoriques, mais aussi en juger. Est-il besoin de rajouter que cette politique parfaitement identifiable ? Contentons-nous de citer les deux principes du projet de Ricardo et d'en imaginer l'influence sur la célèbre réforme de la banque d'Angleterre<sup>31</sup> :

- La centralisation et la limitation de l'émission monétaire et sa régulation via les dépôts d'or : « *le pouvoir d'émettre toute la monnaie de papier du pays reposera exclusivement [sur la banque nationale]* » [Courcelle-1909]

---

<sup>30</sup> « *Partout où on pourra faire beaucoup de profits par le moyen de l'argent, on donnera beaucoup pour avoir la faculté de s'en servir, et ... moins, quand il n'y aura que peu de profits à faire.* » [WN- L.I, Ch9]

<sup>31</sup> On oppose souvent à tort les positions de Ricardo à celles de Peel, auteur de la réforme de la Banque d'Angleterre au prétexte de la différence de leur schéma institutionnel (Ricardo ne cherchait pas à s'appuyer sur la banque d'Angleterre). C'est ignorer que l'essentiel dans la logique libérale est de protéger l'institution émettrice des pressions du pouvoir politique, ce qui est le cas dans les deux projets.

- Mais aussi le schéma de la compensation interbancaire qui sera la base de sa politique de régulation, par le biais d'agences de province soumises à la régulation nationale<sup>32</sup>.

Ce que nous affirmons ici est donc *qu'à l'instar de Locke, et sous un jeu d'influence parfaitement imaginable*<sup>33</sup>, ce projet institutionnel est en réalité structurant de sa pensée théorique : au sens où celle-ci intègre une même vision institutionnelle de la monnaie, et la même conception normative des fonctions de la monnaie. Telle est in fine la signification de sa critique d'A Smith

Que l'on accepte cette idée et l'on mesurera l'ampleur du contre-sens que l'on a fait concernant Ricardo. Car ce qui apparaît ici est que nous sommes en présence d'une démarche identique à celle de Locke, tant sur le plan épistémologique que politique. A un siècle et demi de distance : le temps qu'il a fallu à l'Angleterre pour maîtriser l'émission de monnaie et les outils de la régulation du système financier. Et c'est ce dernier point que nous voulons nous arrêter, car s'il ne permet pas de clore l'ensemble de cette discussion, il en fournit le principal résultat.

**Remarque :** On notera que Ricardo ne partage pas la position de Locke sur le statut de l'or, en l'assimilant à une marchandise, et non à un gage conventionnel. Mais il ne s'agit plus à ce moment précis d'une vraie différence ; car l'enjeu pour Ricardo était de mutualiser la gestion de l'or au niveau national dans le cadre d'une régulation nationale de l'émission de la monnaie, ce qui était inatteignable au XVIII<sup>e</sup> siècle. Cela conférait à l'or une dimension institutionnelle très proche de celle défendue par Locke

e- Conclusion partielle : la monnaie classique et sa logique institutionnelle

En effet la question que nous posons dans cette discussion était d'ordre ontologique. Il s'agissait d'interroger l'économie politique, comme on le fait souvent, mais moins dans son contenu doctrinal qu'en sa posture philosophique : dans la manière dont elle s'est constituée comme *mode de connaissance* spécifique d'une réalité pratique – ici l'économie d'un pays. Car en réalité, ce n'est pas le libéralisme, mais cet héritage qui est aujourd'hui en question.

Mais nous avons voulu le faire d'un point de vue kantien, ce qui normalement aurait dû être l'approche naturelle de l'histoire des idées. L'économie, rappelons-le, s'est toujours présentée comme une science ; et une science devrait s'interroger en priorité sur le rapport à son objet, et par là sur ces fameuses conditions qui l'autorisent à le penser. Or ces conditions sont forcément normatives : ce sont des « apriori » au sens de Kant. Et que cela plaise ou non – nous sommes conscients que cela ne plaît pas – elles renvoient à une dimension morale et/ ou politique de ce savoir. Mais c'est bien en ces termes qu'il faut parler à propos de ces conditions de possibilité de la pensée classique. Et au travers de ce débat avec Petty, Locke, Smith et Ricardo, nous pensons les avoir identifiées. On doit encore les rappeler :

---

<sup>32</sup> Points 8 et 9 du « *Projet* » posthume « *d'établissement d'une banque nationale* » de Ricardo. [Op.cit.- pp684,685]

<sup>33</sup> Ricardo est bien sûr député whig, mais la principale filiation est sans doute celle de Newton, dont les principes Mathématiques joueront à cette époque un rôle structurant sur le plan épistémologique.

1. *La condition monétaire dans le sens que nous avons présenté : au sens où la pensée classique a dû présupposer l'existence de fonctions monétaires et qui renvoyaient forcément à une prise de parti institutionnelle sur la monnaie ;*

C'est bien ce que nous venons de voir avec ce courant whig des classiques, et ce aussi bien chez Locke que Ricardo. Dans les deux cas nous avons vu que leurs conceptions monétaires, loin du réalisme des contemporains de Locke, avaient intégré ces dimensions fonctionnelles de la monnaie. Et surtout que cela correspondait à un parti pris politique – et donc performatif sur le plan théorique – concernant la banque d'Angleterre.

*Nous sommes donc ici en présence d'un mouvement de pensée fondateur et qui formera l'enjeu majeur de la pensée classique.*

2. *Mais si cette condition monétaire est la plus importante pour cette discussion, elle n'était pas la seule qu'il nous faut signaler. Et c'est ce rappel qu'il nous faut clore cette discussion.*

On l'a dit en effet la théorie classique est une théorie quantifiée. Et elle l'est dans un sens très précis : celui où la mesure possible de son objet est une condition indispensable de l'analyse causale qu'elle a toujours menée; cela d'ailleurs a toujours été implicitement admis par les successeurs directs des classiques<sup>34</sup>. Mais dire de cette quantification qu'elle est contraignante pour la théorie, cela veut dire avant tout qu'elle doit assumer certaines contraintes pour son objet et qui sont liées à cette question de la causalité. Cela veut dire précisément qu'elle se doit de supposer que son objet est quantifiable en lui-même – id est les différents biens qui le composent - pour pouvoir justifier ses outils théoriques. L'économie a dit de facto Galilée est écrite dans le livre de la mathématique<sup>35</sup>.

Or concernant l'économie la quantification possible est clairement une hypothèse. Rien ne l'y force empiriquement, en tout cas concernant la totalité de ses objets. Et la question qui se pose est de savoir comment elle a pu être assumée, voire même explicitement. Car, et c'est ici qu'il nous faut reparler d'A Smith, il est facile d'identifier le biais par lequel cette hypothèse s'est insérée dans le corpus des classiques : ce biais est la notion même de travail ; c'est le fait que le travail va y être supposé mesurable, par le « *temps de travail* » comme on le sait. Et là encore, là plus que jamais, il s'agit d'un présupposé.

*Or le fait est que ce présupposé « de la quantité » est le fait d'A Smith, on le verra mieux ci-après. Il apparaît dans les premières lignes de la Richesse des Nations au travers de la thématique de la « division du travail ». Et la question que l'on doit se poser est celle du sens de cette introduction.*

*Et sans doute ne l'a-t-elle pas encore été suffisamment posée, car elle recèle une autre image de la pensée classique et même de la pensée économique que celle à laquelle nous sommes habitués.*

## **V – Conclusion : la science économique et la perte du sens du travail**

---

<sup>34</sup> Il n'est de science que mathématique, pour Kant

<sup>35</sup> Il ne s'agit pas d'un détournement de citation. Galilée s'est expressément appuyé sur l'économie pour affirmer le caractère mathématique du monde.cf [Galilée –Op.cit.]

Smith est aujourd'hui considéré et de façon quasi-unanime, comme le fondateur de la pensée classique. Il serait même pour certains « le » penseur du libéralisme. Mais pas pour les mêmes raisons que pour les économistes : en effet, pour le courant avec qui nous discutons, ce statut de fondateur n'est pas dû à sa doctrine en tant que telle, ni même à sa position sur le commerce extérieur, d'ailleurs plus prudente qu'on ne le dit. Smith doit ce statut à la synthèse qu'il a su opérer des conceptions de son époque, et par laquelle il a jeté les bases d'un savoir systématique, lequel savoir deviendra « science économique » [Schumpeter]. On peut le suivre sur ce point.

Mais cette synthèse repose elle-même sur une idée structurante et que la « Richesse des Nations » annoncera d'entrée : que le travail de production est l'origine de la richesse des Nations. « *Le Travail annuel d'une nation est le fonds primitif qui fournit à sa consommation annuelle toutes les choses nécessaires et commodes à la vie.* » [WN-L1, I] C'est cette avancée conceptuelle que Marx évoque lorsqu'il parle du « travail abstrait » ; mais c'est Foucault qui sera le plus clair<sup>36</sup>. Selon Foucault en effet, Smith aurait initié ici une véritable « rupture épistémologique » avec la pensée de son époque, dans le sens où il aurait mis en avant, et de façon purement intuitive, un concept explicatif de la réalité (le travail) ; lequel concept lui aurait permis de dépasser les apories des penseurs précédents. « *Ce décrochage est d'une grande importance, l'équivalence des objets du désir n'est plus établie par l'intermédiaire d'autres objets, mais par un passage à ce qui leur est radicalement hétérogène... irréductible à l'analyse des représentations* » [Foucault-1966]. Foucault parlera même de « transcendantal externe », pour signifier à la fois ce caractère d'abstraction du concept de travail mais aussi son absence de liens avec la problématique de la science newtonienne<sup>37</sup>.

a- Locke versus Smith : le travail comme responsabilité sociale ou comme quantité d'activité

A l'évidence Foucault a bien senti qu'il en va avec Smith de la création d'une science ; et c'est en cela que « les mots et les choses sont intéressants ». Mais a-t-il bien compris le sens de cette création ? Nous ne le pensons pas.

Car il n'est pas vrai que le concept de travail, *en tout cas* qu'il le décrit, ait été apporté par Smith à la pensée économique. Mais il lui est antérieur de plus d'un siècle. Et en termes de littérature, il est le fait de Locke. Il suffit pour s'en convaincre, de revenir sur la démonstration du philosophe concernant l'efficacité marginale du capital (cf ci-dessus). Nous y avons souligné les termes à dessein : pour montrer que Locke n'y a atteint une première idée de capital qu'en s'appuyant sur un concept d'activité - ici synonyme de travail - et clairement prise dans son sens général. C'est bien par son « activité » que l'entrepreneur, ou encore le fermier font fructifier leur capital et cette activité est la même, en termes conceptuels, que celle du salarié.

---

<sup>36</sup> Rappelons que pour Marx, cette abstraction est une abstraction réelle (issue du développement économique) : position cavalière bien sûr, mais largement induite par sa méthode matérialiste.

<sup>37</sup> Foucault continue « *le travail [apparaît] comme transcendantal qui rend possible la connaissance objective ; ils correspondent à la découverte par Kant d'un champ transcendantal... mais différent sur deux points ; ils se logent au-delà de l'objet, comme l'Idée dans la Dialectique... ils concernent le domaine des vérités a posteriori... et non pas la synthèse à priori de cette expérience possible* » [op.cit-pp369-370]

Il est donc faux de dire que Smith ait apporté le concept de travail en général, ou même de « travail abstrait », ni qu'il ait inventé son statut de « cause » de la richesse ». Dans ce sens, Smith ne fait que suivre des auteurs qui lui sont largement antérieurs.

Mais il ne s'agit pas ici d'une simple querelle d'antériorité. Car Smith a effectivement innové sur cette idée de travail ; mais dans un sens bien précis et clairement rationnel. L'innovation de Smith porte avant tout sur la *quantification* de ce travail. Et là encore il faut comparer avec Locke. Car certes, le philosophe a fait du travail un concept abstrait, « transcendantal » pour reprendre le terme de Foucault ; mais « travail » reste pour lui *qualitatif* et il le reste pour une raison de fond. Pour Locke le travail n'est pas seulement économique – une simple activité de l'homme – mais une notion philosophique, et dans le même temps une notion sociale : « travail » relève à la fois d'une position fondamentale de l'homme en tant qu'individu – sa responsabilité vis-à-vis de la loi naturelle – mais elle relève aussi d'une responsabilité sociale. L'homme travaille pour lui certes, mais pour la société : il « *tient son poste* » pour réemployer sa formule [TGC-2] ; et il le tient au sein d'une « armée en bataille » qui sera en réalité sa communauté mobilisée pour assurer sa subsistance. Et c'est à partir de cette idée que Locke parle d'activité, car il entend regrouper là le travail de tous les membres de la société (l'emprunteur, l'employeur comme son salarié).

Evidemment il s'agit là d'un concept d'inspiration protestante. Locke fait ici écho à peine modifié au concept de lieutenance de Calvin qui désigne le travail social et le devoir de l'homme<sup>38</sup>. Ce n'est d'ailleurs pas pour rien qu'il utilisera le terme de « calling »<sup>39</sup>. Mais ce qui compte ici c'est l'évolution qui va se faire jour avec Smith, et une évolution clairement anti-philosophique. Ouvrons en effet la « Richesse des Nations ». Un texte fondateur se lit dans ses premières lignes, et non dans un obscur livre IV. Or ces premières lignes sont très claires : « *Les plus grandes améliorations dans la puissance productive du travail sont dues ..à la Division du travail.* » [WN-L1, C1]. Travail y change de sens, car il y est posé d'entrée comme quantité d'activité, divisible et par là mesurable. Il y est à la fois un stock national et un stock divisible, et c'est cette division qui devient une cause quand elle ira évoluant. Et ce, a priori dirait Kant, répondant par avance à Foucault. Mais réciproquement, « *travail* » perd toute finalité sociale.

Il y a donc bien rupture dans cette notion de travail, mais celle-ci porte non pas sur le concept, mais sur la possibilité de sa mesure, qui devient elle aussi « a priori ». Et c'est sur cette rupture on le comprend maintenant, que s'est construite la pensée classique : en reliant cette vision du travail à la vision institutionnelle et abstraite à la fois de la monnaie. Telle est la conclusion que nous devons tirer.

b- Le prix à payer pour la construction de la pensée classique

Mais si cette analyse est juste, alors il faut parler d'une perte pour cette pensée classique, d'un prix à payer pour sa propre construction. Car dire qu'elle s'est construite sur l'idée de « travail » veut dire en fait qu'elle en a rejeté le fond philosophique : elle l'a expulsé de ses propres concepts. Le travail d'A Smith n'est pas le travail de Calvin, alors qu'il l'est encore dans le Royaume Uni à cette époque. Mais il ne l'est surtout définitivement plus. Car c'est la discipline économique dans son ensemble qu'il a de facto engagé.

---

<sup>38</sup> « Calvin » explique C Bauer « *a justifié un engagement sans limite dans le travail par la nécessité de répondre à la providence selon un devoir dit de lieutenance : devoir de gérer les biens terrestres en lieu et place de Dieu* ».

<sup>39</sup> « *the care and pleasure of hisfarmmay not takehim off from the engagements of hiscalling* » - [SC-61]

Certes il serait ridicule *d'accuser* les classiques d'une telle occultation. Leur projet était celui d'une « science », sans aucune équivoque de leur part. Or on le sait depuis Husserl, une science se construit forcément sur une réduction de son objet, sur un rétrécissement. Il n'y a donc rien que de très naturel à un tel mouvement de pensée. Et la connaissance de la société en a quand même largement profité.

Par contre et c'est sur ce point que nous voulons terminer, il faut en accuser l'histoire des idées. Car sa mission n'était pas de faire l'apologie de cette science, ni d'en chercher à toute force son point d'arrivée. Mais elle était de mettre cet oubli en évidence – *ces conditions a priori de la connaissance économique* ; et force est de le constater, elle ne l'a pas fait. Ni Marx, bien sûr : mais il a, reconnaissons-le, cherché lui-même à porter une métaphysique du travail. Mais ni Blaug, ni Schumpeter.

Certes on nous a bien signalé qu'il y avait eu un prix à payer par les classiques, mais pas en quelle monnaie.

## BIBLIOGRAPHIE –

### a- textes référencés directement

[SC-...]; [SO-...] [FC-...] Locke J - *several papers relating to money, interest and trade*, – London Churchill -- 1696;

- *Some considerations upon lowering the interest of money and raising the value of money , further considerations on the value of money*

- *Short observations on a printed paper intituled : for encouraging the coining siver money in England and keeping it*

- *Further considerations concerning raising the value of money..*

[TGC-§..] Locke J – *Deuxième Traité de gouvernement Civil- Traduction Mazel Paris - GF Flammarion 1984 - 403 pages*

[P.-..] Ricardo D - *Des principes de l'économie politique et de l'impôt - Traduction P. Constancio et A. Fonteyraud - Champs Flammarion - 1977 - 376 pages*

[WN-...] Smith A. – *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des Nations - Traduction française de Germain Garnier, 1881- Bibliothèque en ligne – Université de Chicoutimi*

### b Bibliographie

Andreades A - *Histoire de la Banque d'Angleterre - Paris – Arthur Rousseau éditeur -1904*

Appleby J - Economic thought in the XVIIth century England – Princeton university Press- 1978

Barbon N - a discourse concerning coining the money lighter , in answer to M Locke consideration . R Chiswell – 1696

Bauer C – La responsabilité sociale selon Jean Calvin commediale entre devoir de justice et attention à autrui – 2014 – 2ème colloque international “ philosophie économique ”

Blaug M - La pensée économique : origine et développement - Traduction A. et C. ALCOUFFE - Paris - Economica - 1981

Blaug M - The later mercantilist – Child and Locke - Aldershot – 1991

Courcelle – Seneuil J.G. – Les opérations de banque – Paris – F Alcan – 1909

Duboeuff. – Monnaie et banques dans la « richesse des Nations » - in La revue économique N° 45 – 5 1994

Foucault M - Les mots et les choses- Gallimard 1966

Garo I - Monnaie et richesse chez J Locke : une politique de l'économie- revue de synthèse - 2000 vol 1,2

Hekscher E. - Mercantilism - Translation M. SHAPIRO - Deuxième tome - London- Allen and Unwin - 1955 -

Heidegger M – Kant et le problème de la métaphysique – 1981 – Gallimard

Hicks J. - Lectures on money - in Collected essays in economic theory - Vol 2 : money, interest, and wages - Oxford-Blackwell - 1982 -

Kant E – Critique de la raison pure – Garnier Flammarion – 1982

Kant E – Oeuvres philosophiques - Pleiade – Gallimard – 1985  
    \*Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science – Trad. Rivelaygue  
    \*Premiers principes métaphysiques des sciences de la nature – Trad. De Gandt

Kelly P. – Présentation de Locke on money – Deux tomes - 664 p – Clarendon press – Oxford – 1991

Keynes J.M. – La théorie générale de la monnaie de l'emploi et de l'intérêt - traduction J. de Largentaye - Paris - Payot - 1982

Koyré A. - in Etudes Galiléennes - Paris - Hermann - 1966 - 343 pages

Malthus T – Essai sur le principe de population – INED – 1980 – Trad Vilquin

Marx K – Contribution à la critique de l'économie politique - In Marx - Oeuvres Economie - Tome premier - Traduction M. Rubel et L. Evrard - Paris - la Pléiade NRF 1977 - 1538 pages

Marx K – Théories sur la plus value – Editions sociales – Paris – 1976 - traduction sous la direction de G. Badia

Mill J.S – Principes d'économie politique – 1894 – Trad. Roquet – gallica

Newton I - Principia mathematica - Traduction M.-F. Biarnais - Paris - Collection Epistémé Christian Bourgois - 1985 -

Nonaka – Takeuchi – La connaissance créatrice : la dynamique de l'entreprise apprenante – De Boeck – 1997

Petty W. - Traité des taxes et contributions - 107 pages - in Les oeuvres économiques de William PETTY - Deux tomes - Traduction H. DUSSAUZE et M. PASQUIER - Paris - Giard et Brière - 1906 -

Petty W. - Quantulumcumqueconcerning money - in Les oeuvres économiques de William PETTY - 1906

Pomian - Roche - L'évolution du management dans l'économie de la connaissance – Roche Pomian – Economie & Humanismes Avr 2003 ( Repris dans « problèmes économiques »)

Popper K – La connaissance objective – 2009 – Flammarion

Ricardo D - Des principes de l'économie politique et de l'impôt - Traduction P. Constancio et A. Fonteyraud - Champs Flammarion - 1977 - 376 pages

Roche C – A propos d'une incompréhension moderne : Locke, la propriété, le système financier – 2013 – Philosophicalenquiries <http://www.philosophicalenquiries.com/numero2sommaire.html>

Schumpeter Joseph A - Histoire de l'analyse économique - Tome premier : l'âge des fondateurs - traduction sous la direction de J. C. Casanova - Paris - NRF Gallimard - 1983

Smith A - Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations - Paris - NRF Idées Gallimard 1976

Vidonne Paul - Nature rente et travail - Thèse - PARIS 1 - 1982 -

Vuillemin J. - Physique et Métaphysique kantiennes - Paris - P.U.F. - 1955

Walras L - Eléments d'économie politique pure - Paris –Pichaud et Durand éditeurs - 1952 -